

Entretien avec Lionel Salem Aventures et mésaventures d'un dictionnaire des sciences

François Gaudin

Volume 40, Number 2, juin 1995

Usages sociaux des termes : théories et terrains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002822ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002822ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaudin, F. (1995). Entretien avec Lionel Salem : aventures et mésaventures d'un dictionnaire des sciences. *Meta*, 40(2), 320–329.
<https://doi.org/10.7202/002822ar>

Article abstract

Dans cet entretien, Lionel Salem présente la réalisation du Dictionnaire des sciences dont il a assuré la direction. Il expose ainsi les divers problèmes scientifiques et linguistiques qui se sont posés à lui. Il aborde également les difficultés réactionnelles et éditoriales d'une telle entreprise et les relations entre langue scientifique et langue commune.

ENTRETIEN AVEC LIONEL SALEM

AVENTURES ET MÉSAVENTURES D'UN DICTIONNAIRE DES SCIENCES

FRANÇOIS GAUDIN
Université de Rouen, Rouen, France

Résumé

Dans cet entretien, Lionel Salem présente la réalisation du Dictionnaire des sciences dont il a assuré la direction. Il expose ainsi les divers problèmes scientifiques et linguistiques qui se sont posés à lui. Il aborde également les difficultés rédactionnelles et éditoriales d'une telle entreprise et les relations entre langue scientifique et langue commune.

François Gaudin : *Vous avez dirigé le Dictionnaire des sciences¹ paru chez Hachette, s'agit-il d'une initiative de votre part ou d'une commande ?*

Lionel Salem : Dans le cas du *Dictionnaire des sciences*, contrairement à mes deux autres livres de vulgarisation parus, ce n'est pas une initiative de ma part. Je crois que Gérard Jorland, à l'époque conseiller chez Hachette, est venu me voir un jour en me proposant, sinon de faire un dictionnaire des sciences, en tout cas, de faire quelque chose qui était assez semblable à ça et je lui ai dit : «Alors, pourquoi pas un dictionnaire ?»

F.G. : *Et c'est vous qui avez rassemblé les collaborateurs ?*

L.S. : Je crois qu'au début il voulait que je fasse quelque chose tout seul. Est-ce qu'il voulait que je fasse un livre de vulgarisation sur la science en général ? ou sur le sujet de la science ? Je lui ai donc dit «Mais pourquoi ne pas faire un dictionnaire ?», et à ce moment-là, il a dit «Mais alors vous ferez tous les articles». J'ai répondu «Non, moi je veux bien coordonner, sinon trouver moi-même les collaborateurs» et ça s'est fait en deux temps. Dans le premier temps, j'ai contacté des gens qui étaient peu susceptibles de faire les articles, mais qui étaient très susceptibles de m'indiquer des collaborateurs, comme de Gennes², Guinier³ en physique. De Gennes, Guinier et bien d'autres m'ont donc indiqué des gens avec qui je pouvais travailler et qui ont été des gens épatants, alors que d'autres collègues, par exemple Jean Générmont qui est un collègue d'Orsay, un zoologiste, ont préféré faire les articles eux-mêmes.

F.G. : *Est-ce qu'il y avait un protocole de rédaction, avez-vous défini des stratégies précises ?*

L.S. : Non, ça s'est fait d'une façon très impromptue et très désordonnée et je crois que ça se reflète d'ailleurs dans le livre lui-même qui a un côté un petit peu désordonné. Il y a d'abord eu des délais énormes, en attendant qu'Hachette veuille bien se décider sur le contrat, et ensuite sur le nombre de définitions et sur leur nature. Ensuite, après s'être mis d'accord sur le chiffre de mille définitions, il fallait encore les choisir. Et ce choix a été très long. Je crois qu'il a fallu six mois pour qu'on réunisse les gens compétents, et après ça, il a fallu faire signer les contrats à chacun des auteurs... Il y a eu pratiquement une année de perdue.

Alors le résultat, c'est que ça s'est fait assez dans le désordre, et on s'est aperçu, une fois que les définitions étaient faites, qu'il y avait des redondances, qu'il y avait des choses

qui manquaient, il a fallu en refaire en catastrophe. Mais sur les 1 020 définitions, il y en a tout de même 900 qui étaient dans une liste initiale que j'avais concoctée avec les collègues, et ensuite il y en a eu 120 qui ont été un peu désordonnées...

F.G. : *Vous avez donc plutôt fixé la nomenclature des définitions avec les rédacteurs plutôt qu'avec le comité de patronage ?*

L.S. : Ça dépendait. Par exemple, en mathématiques, j'ai d'abord fixé la liste avec Jean-Pierre Kahane, qui était au comité de patronage, et ensuite je l'ai peaufinée avec Testard⁴ qui était le rédacteur. Guinier, je crois que je n'ai pas fait la liste avec lui, et pour certains domaines, la liste a été faite uniquement par les rédacteurs.

Il y a eu une grande réunion chez Hachette où on a travaillé sur la liste, où, par exemple, il y avait des définitions de santé qu'on a carrément sabrées. On a décidé qu'on ne faisait pas «santé/médecine», donc on a fait une limite, très mal définie car vous verrez qu'il y a des choses comme *cervelet* qui sont dans le dictionnaire on ne sait pas pourquoi, qui ont survécu à cette coupe.

F.G. : *Concernant l'étape de rédaction proprement dite, est-ce que vous avez quand même défini une espèce de stratégie pour les définitions ?*

L.S. : Non. C'est-à-dire qu'Hachette a envoyé un papier disant : «Il faut une petite introduction et puis un truc principal, puis une petite conclusion»; et, en fait, les auteurs ont peu suivi ça. Chaque auteur a mis sa patte propre à ses articles, ce qui a rendu ensuite l'homogénéisation très difficile.

F.G. : *Donc la volonté de vulgariser, de simplifier, serait liée à chacun des rédacteurs. Vous n'avez pas donné de consignes ?*

L.S. : Si, bien sûr ! Il y avait une volonté de vulgariser que j'ai exprimée personnellement à tous les rédacteurs, mais, entre la volonté que j'avais de vulgariser et ce que chaque rédacteur a bien voulu faire, il y a eu des écarts énormes et d'ailleurs, après la publication du dictionnaire, il y a des gens qui m'ont dit : «Regardez tel article, c'est vraiment de la super vulgarisation et tel article c'est vraiment honteux, c'est vraiment un article de niveau DEA !» Donc, de ce point de vue-là, il ne faut pas non plus trop critiquer ce qu'on a fait soi-même, surtout vis-à-vis des gens qui ont fait un énorme travail. Je dirais que, de ce côté-là, le dictionnaire n'est pas un succès à cause justement de l'inégalité du niveau et de la qualité de vulgarisation.

F.G. : *Les gens qui ont constitué l'équipe de rédacteurs étaient-ils tous au départ motivés par l'effort de vulgarisation, ou est-ce que certains ont eu des résistances, du mal à se mettre dans la logique ?*

L.S. : Écoutez, il y a eu trois cas de figure. Il y a des gens qui étaient des vulgarisateurs nés, quelques-uns, rares, par exemple je crois une jeune chimiste (est-ce Isabelle Malfant ?) qui a fait des définitions vraiment superbes de simplicité, toute seule sans qu'on lui apprenne. Il y en a d'autres à qui j'ai eu beau renvoyer trois ou quatre fois leurs articles à refaire, qui ne sont jamais arrivés à se mettre à niveau. Et puis, il y a le cas, beaucoup plus intéressant je trouve, de gens qui m'ont envoyé des articles extrêmement ésotériques, et avec qui j'ai passé une après-midi au téléphone, à qui j'ai vraiment expliqué ce qu'il fallait faire en prenant un exemple avec eux, qui m'ont envoyé des choses beaucoup mieux et qui sont devenus vraiment des vulgarisateurs de talent.

Je vais prendre un exemple, Frédéric Testard, l'homme qui a fait des définitions de maths. C'est lui qui a fait le plus de définitions, je crois qu'il y a eu 160 ou 120 définitions de maths, ce qui représente un gros pourcentage. Au début, Testard m'a sorti quelques définitions qui étaient dramatiques tellement elles étaient difficiles et ésotériques. Moi le test que j'ai, c'est que si je ne comprends pas en tout cas personne ne va comprendre, non

pas que je comprenne mieux, mais j'aime bien qu'on m'explique les choses de façon très élémentaire, quel que soit le domaine. J'ai passé une après-midi avec lui, il m'a refait ensuite des définitions qui étaient presque toutes superbes et ensuite nous avons travaillé ensemble, nous avons fait ce livre qui s'appelle *Les plus belles formules mathématiques*. Je crois qu'on peut dire maintenant que c'est un vulgarisateur, mais il a appris à vulgariser.

F.G. : *Alors, quels étaient les défauts qu'il a su corriger ?*

L.S. : Je crois vraiment qu'une des premières choses, parmi celles qui me viennent à l'esprit comme ça dans le désordre, c'est de ne pas introduire de mots compliqués. C'est-à-dire ne pas introduire de mots comme l'*espace R*, ou quelque chose comme ça... Ou alors, si on a introduit l'*espace R*, qui déjà est un concept difficile, on explique tout de suite la première fois ce que c'est. Donc, dans la mesure du possible, ne pas l'introduire et, s'il doit y avoir l'*espace du nombre réel*, alors l'appeler «l'*espace du nombre réel*», exemple : ce qu'est un nombre réel, mais ne jamais l'appeler *R*. Sinon, le lecteur ne va même pas lire l'article, mais va le survoler des yeux, il va voir ce grand **R** en caractère gothique, ça lui fera suffisamment peur et il ne va pas lire l'article.

Deuxièmement, je crois qu'il faut avoir une logique très imperturbable, c'est-à-dire que, dans l'explication, il ne faut pas qu'il y ait une faille qui fasse que l'on s'arrête. Et ça, c'est peut-être une sorte de «don», entre guillemets, qu'on peut avoir personnellement. Je crois que j'ai eu la chance, étant tout jeune, de ne pas comprendre les choses s'il n'y avait pas une logique très imperturbable. Ce qui fait que, quand je commençais ma thèse de chimie théorique, je lisais des articles de chimie théorique, je passais mon temps à aller voir mon patron ou des collègues de mon patron et à leur dire «Moi, je ne comprends pas la quatrième ligne, alors on a dit ça, ça, ça», et on me disait «Effectivement, là ça veut dire que...», «Effectivement, l'auteur s'est mal exprimé». C'était toujours ça.

Donc, ne pas avoir foi en la chose écrite et s'apercevoir que vraiment il faut que les choses soient expliquées, absolument... Donc 1) éviter l'ésotérisme, 2) avoir une logique très très dure et 3) bien sûr, respecter la vérité.

Les gens qui critiquent la vulgarisation, c'est la première chose qu'ils disent : «Vous vulgarisez tellement que la vérité scientifique est perdue.» Je crois qu'on peut dire que, dans mon dictionnaire, on a respecté la vérité.

F.G. : *Donc vous avez une espèce d'a priori optimiste comme quoi on peut tout expliquer avec des mots simples.*

L.S. : Oui, «un a priori optimiste», vous m'enlevez les mots de la bouche, je crois que je dirais qu'il n'y a pas de phénomène, si compliqué qu'il soit, qu'on ne puisse pas expliquer en une ou deux phrases. Je crois que, vraiment, même la notion de mécanique quantique, même les théories compliquées, tout de même, je crois qu'on peut les ramener à des idées simples qui, en une ou deux phrases, englobent pratiquement l'essentiel. Je crois que la logique humaine est tout de même quelque chose de très simple.

F.G. : *Vous me parlez de l'exemple de Frédéric Testard, dans l'ensemble, avez-vous souvent eu besoin de demander des réécritures ?*

L.S. : Oh oui, j'ai eu beaucoup de réécritures et j'ai eu même quelques ré-réécritures. J'ai tout lu deux fois.

F.G. : *Mais, finalement, tous les rédacteurs ont fait leur définition. Vous n'avez pas dû changer de collaborateurs.*

L.S. : Non. Je ne sais même pas si j'en ai fait une seule moi-même.

F.G. : *En parcourant le dictionnaire, j'ai été frappé par la place qu'occupe le langage courant par rapport à la construction du concept scientifique, on trouve dans le*

dictionnaire une espèce de confiance faite dans le langage commun. Mais selon vous, ça tient à l'effort des rédacteurs. Sur ce point non plus, il n'y a pas vraiment eu de consignes précises ?

L.S. : Non, c'est probablement dû à moi, mais c'est dû aussi à Catherine Marquet⁵, de chez Hachette. Je crois qu'il y avait deux lecteurs qui ont beaucoup revu de choses et il y a deux lectrices⁶ qui m'ont aidé pendant tout un été et qui ont certainement contribué à cette homogénéisation.

F.G. : *Quel était leur rôle ?*

L.S. : Elles relisaient les articles pour que ce soit lisible pour des lecteurs de Hachette.

F.G. : *Après vous ?*

L.S. : Après moi. Une fois que c'était passé par moi, il y avait tout de même une partie «phraséologie en bon français» à faire, parce que je n'écris pas en très bon français.

F.G. : *Si l'on revient un instant sur la place accordée au langage commun, il y a d'une part le fait que, pour définir un certain nombre de concepts scientifiques, on s'appuie sur des notions communes. Par exemple pour supraconducteur, au lieu de partir directement sur supraconducteur, le rédacteur parle du métal, de ses propriétés de conducteur et, dans un second temps, après un chapeau introductif, il oppose les supraconducteurs aux conducteurs ordinaires que chacun connaît. C'est un aspect, mais il y a également le fait que, pour un certain nombre d'entrées, pas très important mais quand même, vous utilisez des notions communes, des objets de la vie de tous les jours, par exemple savon, détergent, brouillard, pour construire des notions chimiques ou physiques. Est-ce que c'était un parti pris délibéré, au niveau de la nomenclature, d'inclure des notions plus proches de la vie de tous les jours que la majorité des concepts scientifiques ?*

L.S. : Non, je ne crois pas. On a fixé la liste des définitions par consensus et je ne crois pas qu'il y ait eu de parti pris en disant : «Il faut des mots du langage courant comme *savon* et des mots spécialisés comme *supraconducteur*.»

F.G. : *Certains rédacteurs ont rencontré des difficultés, vous l'avez dit. D'après vous, est-ce qu'elles tiennent uniquement à la difficulté de la logique de la vulgarisation ou est-ce que ça dépend des disciplines ? Est-ce qu'il y a des disciplines où la mise en mots français est plus difficile ?*

L.S. : Je ne crois pas. Je crois simplement qu'il y a des gens qui ne se sont jamais mis dans la logique de vulgarisation, de même qu'il y a des gens qui ne sont pas pédagogues.

F.G. : *Et pour vous, c'est lié ?*

L.S. : Vous me le faites dire, mais je veux bien. Vous avez des chercheurs du CNRS qui sont incapables de faire un séminaire correctement, parce qu'ils n'ont jamais appris à enseigner, et d'autres qui font des séminaires excellents parce qu'ils ont ça dans le sang.

F.G. : *Parmi vos rédacteurs, vous n'en avez jamais rencontré qui se méfiaient de la langue commune, qui, par exemple, éviteraient désordre pour parler d'entropie parce que, selon eux, désordre va véhiculer de fausses notions et va gêner la construction d'entropie. Avez-vous rencontré ces réticences face aux analogies, un peu comme Faraday qui se méfiait du mot courant pour désigner le phénomène électrique, alors qu'aujourd'hui la métaphore n'est plus du tout sentie...*

L.S. : J'accepte l'attitude de quelqu'un qui fait une définition de l'entropie, qui dit «l'entropie est parfois comparée d'une façon relativement heureuse à la notion de désordre, mais cette comparaison a des dangers parce que...», en donnant un exemple, «dans tel exemple, vous voyez bien que la notion de désordre et la notion d'entropie sont différentes». Bon, j'admets ça tout à fait. Mais ce que je n'admets pas, c'est tel ou tel scientifique

qui est incapable de sortir des mots, de se libérer des mots scientifiques de son domaine, de sa discipline.

E.G. : *Et selon vous, ça tient à quoi ?*

L.S. : Ça tient à une absence de maturité pédagogique, ça, c'est clair.

E.G. : *Ça ne tient pas à la discipline ?*

L.S. : Non. Pas une seconde. Pas plus d'ailleurs que pour la psychanalyse. Je suis convaincu que si la psychanalyse sortait vraiment de cette gangue qu'est son langage, elle ne subirait pas l'échec qu'elle subit mondialement... Lisez n'importe quelle revue de psychanalyse, c'est absolument à tomber par terre... Et on se moque des sorbonnards du XIII^e siècle, mais ça dépasse de loin tout ce qu'on peut dire au XIII^e siècle !

E.G. : *Mais pensez-vous que le jargon est utile ?*

L.S. : Il y a quelques mots, je crois. On peut dire que la psychanalyse a amené quelques mots : l'inconscient, le surmoi, l'agressivité, l'angoisse, ce sont des notions qui n'étaient peut-être pas définies avant. Tout le reste, je crois que c'est vraiment... Le surmoi, c'est déjà un peu limite, mais tout le reste n'était pas nécessaire.

E.G. : *Il est vrai qu'on a le sentiment d'une inflation de jargon dans toutes les disciplines. Est-ce qu'on peut nuancer ? Est-ce que vous pensez que ce jargon est toujours motivé par la conceptualisation ? Ou est-ce qu'il a plutôt une fonction de clôture ?*

L.S. : Je crois qu'il peut avoir différentes fonctions. Il y a ceux qui mettent du jargon juste pour le plaisir de mettre du jargon, probablement. Moi, il m'est arrivé d'introduire du jargon pour des raisons plus de «marketing». J'ai toujours trouvé que si on avait un mot très frappant, percutant, au point de vue «marketing du travail», ça aidait beaucoup.

Par exemple, on avait fait un travail, il y a quinze ans, sur des réactions qui amenaient une molécule à la molécule image dans un miroir, et on avait appelé ça *réaction narcissique*. Bon, j'avais trouvé ce mot et, finalement, les gens se sont polarisés sur le mot *narcissique*, ils ont été très obsédés par le mot, presque plus que par le contenu qui n'était pas d'une grande importance ; et puis, il y a six mois, quelqu'un a sorti un article en réemployant ce terme qui n'avait jamais été adopté.

E.G. : *Et comment disait-on, avant la reprise de ce terme ?*

L.S. : On utilisait d'autres termes moins parlants, comme *énantiomérisation*.

J'ai aussi trouvé un phénomène de photochimie quantique où, lorsque l'on photo-excite une molécule qui a une double liaison qui se tord à 90 degrés, il y a une sorte de séparation de charge qui se produit ; ça n'a jamais été vérifié expérimentalement, et j'ai appelé ça la *polarisation soudaine*. C'était vraiment *soudain*, ça se passait soudainement à un angle donné et le mot soudain avait un impact disons de «marketing», ou en tout cas attirait l'attention pour le lecteur et il y a eu de nouveau une réaction très forte des chimistes dans le domaine, réaction au mot plus qu'au contenu. À tel point que lorsque vous leur demandiez «qu'est-ce que c'est?», les gens avaient des définitions différentes, mais ils connaissaient bien le terme. Ça m'est donc arrivé une ou deux fois, mais ça a toujours été en me disant «Si j'ai vraiment un phénomène nouveau, je lui donne un nom qui essaie de frapper les gens».

Et alors, pour les titres de livres, c'est très important. Bon, *Molécule la Merveilleuse...* *Les plus belles formules mathématiques*, c'est peut-être plus commun, mais, par exemple, je suis en train de terminer un livre de vulgarisation de génétique auquel a participé James Watson, l'homme de l'ADN⁷, on ne sait pas encore s'il va cosigner ou pas le livre, parce qu'il y a peu participé, mais il y a eu beaucoup de discussions sur le titre, et j'en avais trouvé un que je trouvais de nouveau percutant, qui était *Mapping man*, en français : «faisant la

carte de l'homme», mais il n'y a pas l'allitération qu'il y a en anglais. Alors, l'éditeur américain a dit qu'on ne pouvait pas sortir un titre comme ça aux États-Unis parce que les mouvements de femmes... Ensuite, on a dit : *Mapping man and woman*, mais ça perdait de sa force. Alors évidemment en français, il n'y a rien. *La carte humaine*, je pense que c'est le titre qui serait le plus percutant, donc ça faisait *Human map*⁸...

Mais finalement, je crois que ça sera tout de même publié en anglais sous le titre *Mapping man* parce que dans *Mapping man*, on a vraiment cette notion «on fait la carte de l'homme», qui est d'ailleurs quelque chose d'assez extraordinaire comme idée. Il n'y a pas de mots nouveaux là-dedans, mais il y a tout de même l'adjonction de *carte* et de *homme*, de même qu'il y avait l'adjonction de *molécule* et de *merveilleuse*.

F.G. : *Il se trouve que le laboratoire auquel j'appartiens travaille à l'élaboration d'un Dictionnaire des bio-industries. Le génie génétique, c'est tout de même un domaine où il y a beaucoup de termes anglais... Est-ce que vous ne rencontrerez pas de problèmes pour vulgariser ça en français ?*

L.S. : Pour le moment, on a fait le livre en anglais. Ensuite, quand ça sera traduit, on verra. Je pense que là, on adoptera ce que les généticiens ont adopté, c'est-à-dire que s'ils ont adopté le terme anglais, on suivra. Je ne pense pas qu'on introduira de termes français nouveaux.

Écoutez, je vais prendre un exemple ; je me suis fait faire une nouvelle carte de visite, j'ai mis *fax* dessus, et puis j'ai regardé la carte de visite de quelqu'un qui a un poste analogue au mien au CNRS et j'ai vu que cette personne-là avait mis *télécopie*. Qu'est-ce que vous voulez ? Effectivement, dans les annuaires de téléphone, on voit *télécopie*, mais pourtant je n'entends jamais personne dire *télécopie*, les gens disent *fax*. Alors, il semble que là, la bataille est perdue pour *télécopie*.

F.G. : *Oui, mais dans le domaine du génie génétique, il y a quand même des conditions de travail assez variées. J'ai eu l'occasion, dans le cadre d'une enquête pour la Délégation à la langue française⁹, de dépouiller un certain nombre de revues, de participer à des enquêtes auprès d'enseignants-chercheurs, en fait, on s'aperçoit qu'il y a massivement une recherche qui est faite en anglais, et du coup les gens qui enseignent, qui font des livres de vulgarisation, des manuels, se trouvent dans une situation difficile parce qu'ils cherchent à franciser, en parlant français à leurs étudiants, et ils n'ont pas les mots. C'est pourquoi on trouve pas mal de solutions concurrentes, de synonymes.*

Quand vous dites spontanément «je ferai ce que feront les généticiens français», en fait, il n'y a pas une position, il y a des positions extrêmement variées, avec des divergences même entre dictionnaires. Il y a aussi un effort, qui est fait officiellement ; il y a des listes de termes français qui sont publiées. Alors, est-ce que vous en avez connaissance ?

L.S. : Non, mais je ne sais pas. J'ai vu des listes, des listes types. C'est très difficile de savoir pourquoi un mot tient en français, pourquoi un mot ne tient pas. Par exemple, je crois que le mot *logiciel* tient bien pour le *software*, et par contre je ne crois pas qu'il y ait un mot pour le *hard* en français, les gens disent... Y'a un mot pour le *hardware* ? Ou les gens disent le *hard* ? Ils disent : «Tel logiciel... Le logiciel Word 4, etc.» ; par contre, ils diront «Il y a un problème de *hardware*», j'ai l'impression.

F.G. : *Moi, je n'entends pas hardware.*

L.S. : C'est un peu comme la réforme de l'orthographe. Vous avez vu, la réforme de l'orthographe a capoté ! Pourquoi est-ce qu'elle a capoté ? Au fond, parce qu'elle allait... Je crois que la réforme de l'orthographe, c'était encore tout de même une réforme... [long silence]. Je ne sais pas si la réforme de l'orthographe était vraiment une réforme de modernisation ou est-ce que c'était une réforme, justement... plutôt de rendre encore plus français les choses françaises... Je ne sais pas, je ne sais pas...

E.G. : *Non, c'était quand même un effort de modernisation et c'était notamment défendu par des gens qui s'occupent de l'industrialisation du français.*

L.S. : De toute façon, le français est presque une langue morte et, d'une certaine façon, je me disais «Si les Romains avaient essayé de modifier la façon d'écrire le latin au troisième ou au quatrième siècle après Jésus-Christ, ils n'auraient pas pu». Je crois qu'il faut laisser cette langue avec tout de même sa beauté... Justement, le fait que l'imparfait du subjonctif a un «ât» et tout, je crois qu'il faut la laisser en l'état, et puis, quand elle n'a pas ce qu'il faut pour décrire des choses nouvelles...

Après tout, je crois tout de même que si vous avez une découverte française dans un domaine donné, vous aurez un mot français pour la chose. Si vous avez une découverte anglo-saxonne, vous aurez le mot anglo-saxon. Alors on verra bien : si le monde anglo-saxon fait 99 % des découvertes, alors, les mots seront anglo-saxons. Et puis, vous aurez un jour une découverte japonaise, vous aurez un mot japonais ; mais si demain quelqu'un trouve une nouvelle technique extraordinaire, par exemple, pour la reconnaissance de la parole... Pour le moment, il n'y a que des techniques assez pauvres, bâties sur les phonèmes, etc. Si quelqu'un trouve en France quelque chose, il trouvera un mot. Il peut inventer un mot français ou se servir d'un vieux mot abandonné du langage français, il y en a beaucoup... Et à ce moment-là, les Américains l'adopteront. Il y a surprenamment de mots français dans le langage américain, vous savez.

E.G. : *Dans le domaine scientifique ?*

L.S. : Mais absolument, vous avez, par exemple, quelque chose en chimie qui s'appelle la *coupe du roi*. La *coupe du roi*, c'est une façon de couper une pomme en deux un peu compliquée : vous enfoncez le couteau puis vous le tournicotez, etc., et vous coupez la pomme en deux morceaux qui sont tous les deux, on croirait que l'on aurait deux images, elles sont toutes les deux chirales, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas être superposées à leur image dans un miroir alors vous penseriez que vous auriez une moitié qui serait une moitié gauche et une moitié droite. Et ce qui est très bizarre, c'est que vous obteniez deux moitiés gauches. Bon, ça s'appelle la *coupe du roi*. Dans les articles de chimie dans le *Journal of the American chemical society*, c'est écrit la *coupe du roi*, parce que ça vient d'une vieille tradition paysanne française. Donc je crois qu'on pourrait donner cet exemple, mais il y en a d'autres où le langage français est tout à fait utilisé.

E.G. : *Pour des notions qui correspondent vraiment à des découvertes récentes ?*

L.S. : Il y a des découvertes récentes où ils ont appliqué un terme du vieux français.

E.G. : *Oui ? J'avais plutôt l'impression que si les chimistes français font des découvertes importantes, ils vont les publier directement en anglais...*

L.S. : Oui, ils peuvent utiliser un terme français....

E.G. : *Et ça se fait ?*

L.S. : Oui, par exemple, Jean-Marie Lehn qui a introduit, pour le genre de chimie qu'il fait, le terme de *chimie supra-moléculaire*. C'est un mot qui est absolument «bilingue», *supra-moléculaire*, ça marche aussi bien en français qu'en anglais. Ce sont les meilleurs mots. D'ailleurs, lorsqu'on a cherché au début un titre pour le livre de génétique, on a cherché un titre qui était...

E.G. : *Interlingue ?*

L.S. : Oui, interlingue, quand vous avez quelque chose qui est à la fois français et anglais, c'est évidemment le mieux.

F.G. : *Alors, pour revenir à votre production éditoriale, dans Molécule la merveilleuse, il y a quand même quelque chose de significatif, c'est que vous supprimez un certain nombre de termes techniques que vous remplacez par des mots à vous.*

L.S. : Mais très peu. Une vingtaine.

F.G. : *Oui. Pensez-vous que les mots utilisés habituellement constituent une espèce d'obstacle pour le lecteur ?*

L.S. : Oui, un obstacle. Le mot va arrêter le lecteur, il serait trop difficile.

F.G. : *Et dans le Dictionnaire des sciences, vous êtes-vous posé le même problème ?*

L.S. : Oui, mais, sur 457 pages, finalement on baisse les bras.

F.G. : *Et alors, y a-t-il eu des termes que vous avez été amenés à ne pas mettre en entrée, ou à mettre sous d'autres rubriques ?*

L.S. : Je ne m'en souviens pas. Je ne peux pas dire s'il y a eu vraiment consciemment un effort là-dessus. Dans le *Dictionnaire des sciences*, on n'a pas fait consciemment le même effort que j'ai fait dans *Molécule la merveilleuse* qui est vraiment de traduire des mots. J'ai pu mettre de temps en temps sur la fiche d'un rédacteur, je m'en souviens maintenant, «Écoutez, est-ce qu'il n'y a pas un mot du langage courant qui remplacerait ça?», mais je ne crois pas l'avoir fait de façon dirigée et régulière.

F.G. : *Si vous n'avez pas supprimé de mots, y a-t-il des notions que vous avez évitées ? Par exemple, il n'y a ni matière, ni antimatière, mais il y a antiparticule et particule élémentaire. Est-ce que c'est volontaire, ça ? Cela correspondait-il à des notions que vous vouliez éviter ?*

L.S. : Non. Je ne sais pas. Si vous m'aviez demandé s'il y avait *matière*, j'aurais été surpris qu'il n'y soit pas. Il y a des choses qui ont été oubliées, par exemple, la théorie des distributions n'y était pas, je crois que ç'a été un oubli. Ç'a été rajouté dans le deuxième tirage. Il y a des choses carrément oubliées, involontairement ou parce que c'était trop récent ; par exemple, je crois qu'on ne dit rien sur les ribozymes qui sont ces molécules d'ARN qui catalysent leurs propres réactions... Alors ça, c'était très récent et ça n'a pas été mis. Et puis, il y a eu d'autres cas où il y a eu des discussions, par exemple les découvertes de madame Le Doirin, vous savez, où elle fait des chimères ; c'était de l'embryologie et il n'y avait pas «embryologie» dans le dictionnaire, donc c'était limite. Alors on a discuté, et finalement, on a décidé de ne pas le mettre.

F.G. : *Donc, ça ne résultait pas d'une démarche disant si on met matière, ça véhicule des connotations métaphysiques, alors...*

L.S. : Non. Je ne sais pas pourquoi on n'a pas mis *matière*, d'ailleurs.

F.G. : *Ni anti-matière... Vous incluez assez fréquemment dans votre ouvrage des éléments que je qualifierais de culturels qui sont soit des notations...*

L.S. : Historiques ! Oui, oui, ça, on me l'a demandé. C'est Hachette qui a beaucoup demandé.

F.G. : *Mais vous, est-ce que vous pensez que c'est utile ? Est-ce que vous pensez qu'un dictionnaire scientifique, à la limite d'un autre type, peut être également culturel ?*

L.S. : Oui, plus ça va, plus je pense que ça devrait être généralisé. Il manque toujours des éléments historiques, et ensuite c'est très difficile de les trouver. Évidemment, il y a des histoires des sciences, mais ce n'est pas la même chose... Dans la mesure du possible, il y a tout de même eu une petite partie historique.

F.G. : *Il y a même souvent, en plus de la simple mention de l'étymologie, une explication du rapport entre le nom et la chose.*

L.S. : Je crois que c'était une volonté presque plus de l'éditeur que de moi. Mais je crois que c'était une très bonne idée.

F.G. : *J'ai été surpris du peu de mots anglais que contient le dictionnaire. À la limite dans un dictionnaire des sciences, on pourrait presque imaginer qu'il va y avoir un glossaire français-anglais...*

L.S. : Non, ce n'était pas délibéré. Par contre, je regrette que le dictionnaire n'ait pas été traduit en anglais. L'éditeur aurait dû faire, dans le mois qui a suivi, un énorme effort pour essayer de faire les traductions ; alors, c'est traduit en espagnol, c'est en train d'être traduit en italien, mais ça ne sera jamais traduit en anglais, ou alors ça sera peut-être repris un jour par un éditeur et refondu¹⁰.

Au début, on avait dit que ça s'appellerait *Les mille mots de la science* et je pense que ça aurait eu une meilleure chance d'être traduit en anglais s'il n'y avait pas eu l'idée de dictionnaire qui a toujours une connotation un peu encyclopédique : vous prétendez faire quelque chose d'un peu encyclopédique, et alors, vous tombez sur la critique de qui le lira, qui sera le rapporteur et qui dira qu'il manque un tas de définitions importantes. Donc, je crois que si ça avait été *Les mille mots de la science*, on aurait pu faire traduire.

F.G. : *Le mot dictionnaire ferait un peu peur ?*

L.S. : Ça n'est pas que ça fait peur, c'est que ça n'est pas tout à fait un dictionnaire. Hachette a voulu appeler ça «dictionnaire» mais un dictionnaire de mille mots... je crois qu'il y a 7 000 mots, en fait, dans un bon dictionnaire scientifique.

F.G. : *Mais là, c'est un dictionnaire de base...*

L.S. : Oui, c'est-à-dire qu'il y a tout de même 3 500 mots dans le lexique.

F.G. : *Oui. Parce qu'on a souvent une présentation de plusieurs notions à la fois, ce qui me paraît être un atout sur le plan à la fois linguistique et «cognitif», disons... Le lecteur est vraiment amené à construire plusieurs notions en même temps et à les relier. Et, en fait, on a très rarement de monographies.*

L.S. : Oui. Mais là, c'est aux rédacteurs qu'il faut rendre hommage.

F.G. : *Parmi les critiques qu'on vous a adressées sur ce dictionnaire, quelles sont celles qui vous ont intéressé ?*

L.S. : Je crois que la critique que j'ai entendue, à laquelle je suis le plus sensible moi-même, c'est l'inégalité de niveau. Ensuite, c'est que la couverture est très peu attrayante et que ça a certainement joué. Ça aurait pu se vendre très, très bien et il y a une absence totale de promotion chez Hachette... J'ai vu une publicité en latin, je crois, le 15 août ou quelque chose comme ça dans *Le Monde*. C'est comme s'ils n'avaient pas voulu le promouvoir.

F.G. : *Et même sans promotion ?*

L.S. : Il y a eu deux clubs qui en ont acheté 8 000 ou 9 000. Il y a eu un premier tirage de 20 000 qui a donc été épuisé puisqu'il a dû y en avoir par ailleurs 7 000 ou 8 000 qui ont été vendus puis 2 000 distribués. Et puis, ils ont retiré 8 000 et à mon avis ça sera fini avec ça. Ça fera un total disons de 25 000 à 28 000, ce qui n'est pas mal. Mais Hachette, avec leur puissance de feu, si vraiment ils avaient fait une très belle couverture, s'ils avaient vraiment promu le livre au maximum et tout, ils auraient peut-être fait 50 000 ou 75 000.

F.G. : *Oui, surtout qu'en fait c'est un ouvrage assez peu connu et qu'on ne voit pas très souvent en bibliothèque¹¹.*

L.S. : Je sais bien. Et alors, ce qui est intéressant aussi, c'est que c'est le premier dictionnaire des sciences depuis... je crois que, depuis trente ans, il n'y avait pas eu un dictionnaire ou l'équivalent en France.

F.G. : *Et savez-vous s'il y en a un autre en chantier ?*

L.S. : Non, je ne pense pas. Et je déconseillerais à qui que ce soit de le faire !

Notes

1. Salem 1990.
2. Pierre-Gilles de Giennes, prix Nobel.
3. André Guinier.
4. Frédéric Testard, coauteur avec Lionel Salem et Coralie Salem de l'ouvrage *Les plus belles formules mathématiques*, voir références.
5. Responsable de l'édition.
6. Pascaline Balland et Fabienne Joniaux.
7. James Dewey Watson et Francis Crick ont élucidé la structure de l'ADN en 1953.
8. Finalement, l'ouvrage a été publié sous le titre *L'homme génétique*, voir Blocker et Salem (1994).
9. Contrat du Groupe de Recherches en Terminologie (URA CNRS 1164) avec la Délégation générale à la langue française sur l'impact des termes officiels dans le domaine du génie génétique.
10. Sur ce point, voir aussi les débats auxquels Lionel Salem participe dans *L'édition scientifique française*, pp. 33-37.
11. Il n'a fait, à l'époque, l'objet d'aucune publicité dans les revues professionnelles destinées aux bibliothécaires.

RÉFÉRENCES

- BLOCKER, Ariel et Lionel SALEM (1994) : *L'homme génétique*, postface d'A. Minkowski, Paris, Dunod, 320 p.
- Collectif (1991) : *L'édition scientifique française Actes du colloque*, 6-7/2/91, éd. Syndicat National de l'édition.
- GAUDIN, François (1992) : « Terminologie et démocratisation du savoir : à propos de dictionnaires scientifiques », *Le langage et l'homme*, vol. XXVII, n° 2-3, Bruxelles, éd. Institut Libre Marie Haps, pp. 123-129.
- GAUDIN, François et Allal ASSAL (dir.) (1991) : « Terminologie et sociolinguistique », *Cahiers de linguistique sociale*, n° 18, Rouen, Université de Rouen, 213 p.
- SALEM, Lionel (1979) : *Molécule la merveilleuse*, Interéditions, 91 p.
- SALEM, Lionel (dir.) (1990) : *Le dictionnaire des sciences*, Hachette, 481 p.
- SALEM, Lionel, TESTARD, Frédéric et Coralie SALEM (1992) : *Les plus belles formules mathématiques*, Interéditions, 151 p.